

(...)

Face aux films, on attend la lumière comme des chasseurs, il y a trente mille ans, face à l'entrée d'une grotte. On est d'abord dans le noir. Ce noir respire, puis des lueurs vibrent, lentes, fragiles ; une clarté s'ouvre doucement, elle se désenfouit. On guette, le visage tendu vers la première lumière.

L'attention et l'attente sont une même chose. Et c'est le geste qu'implique la vision des films : on se retrouve dans la position même de celle qui a filmé l'attente de la lumière. Attendre, c'est regarder. Et regarder, c'est toujours s'ouvrir à la venue la lumière.

À travers l'attention qu'elle porte à l'aube, à cet instant où le temps devient lumière, où la lumière naît, Caroline Duchatelet tourne son regard vers ce lieu toujours disparaissant, imperceptible, qui échappe aux limites, et qui est celui d'une origine. Le mot « origine » me gêne, comme s'il scellait la pensée. Il n'est le plus souvent qu'un fantasme de l'Histoire malheureuse. Il faudrait l'estomper, lui offrir cette fragilité pensive qui se déploie au bord du visible ; alors, on pourrait de nouveau employer ce mot. J'y pense ici comme à un lieu-fossile, d'où une lumière émanerait depuis ce qu'on appelle la « nuit des temps ». Cette « origine » est le contraire d'une date, c'est une venue. Elle peut avoir lieu à chaque instant : sourdre d'une paroi néolithique, d'un mur du Quattrocento, d'un buisson de lauriers à Rome, ou des contours d'une chambre au lit défait.

La lumière ne fait que ça : venir. Elle n'appartient pas au temps historique. Elle se diffuse, elle respire, tourne, se diffracte, s'éloigne et revient. Lorsque l'immense intériorité de la lumière se déploie, cela s'appelle le temps. Il est rare qu'on aime le temps pour lui-même. Autrement dit, on ne l'écoute pas. C'est dommage : écouter le temps, c'est voir. Écouter le temps rend possible l'arrivée de la lumière. On croit qu'on voit la lumière, mais on n'ouvre les yeux que pour se détourner du temps. Alors on ne voit rien ; il se peut même qu'on vive à peine. Si j'arrivais un jour à préférer le temps à moi-même, si j'arrivais à le désirer pour lui-même, à l'aimer : alors je verrais. À la fin, il s'agit de cette simplicité-là : l'amour du temps. J'improvise une définition : la lumière est l'amour du temps. La lumière sait aimer le temps, et je ne serais pas surpris que le temps sache aimer la lumière.

Et précisément, les films de Caroline Duchatelet sont de brèves clarières, de silencieux interstices où l'on peut faire l'expérience de la lumière qui aime le temps et celle du temps qui aime la lumière.

Cette expérience a à voir avec un certain tact, avec l'épanouissement des nuances : c'est l'art de la pudeur. La pudeur ne serait-elle ce lieu à partir duquel il est possible d'écouter la lumière dans le temps ? Le lieu qui déborde l'espace à travers le recueil du radieux coïnciderait ainsi avec cette fragilité accueillante qu'on nomme la pudeur.

Regarder ces films, c'est entrer un peu dans cette chance de la pudeur. Quand ça m'arrive, il me semble que j'arrête de vouloir, c'est-à-dire de forcer. Il me semble que le temps est là : je suis avec lui, sans rien qui fasse obstacle entre son étendue et moi. Et à ce moment-là, même le verbe « être » apparaît de trop. On devrait dire, comme le propose Heidegger : « Il y a temps ».

Le feu est discret. La lumière flotte, comme une respiration. Dans ce territoire que Caroline Duchatelet scrute à la bougie, avec la patience de ceux qui rêvent dans les grottes originelles, il n'y a ni début ni fin. Le souffle et la poussière résonnent, ils accueillent.